

[N° 55] 2022

Le journal de La Joliette



[UBAC] 838

Fr. 7 .-

Edito.

*Tous les gens pensent que deux et deux font quatre,
mais ils oublient la vitesse du vent.*

Raymond Queneau

Ces pages abordent les exclusions sociales qui vont de pair avec les discriminations. Nombre d'êtres humains se sentent rejetés de la société par le regard que leur porte la majorité. Je reste effaré à l'idée qu'en 2022, les roux subissent une forme d'ostracisation sociale. Il ne faut donc pas s'étonner que les personnes d'un certain poids, celles qui ont une sexualité ou une origine étrangère, les sans-abris et tant d'autres présentant une différence en soient victimes. Bien entendu, je ne pouvais pas laisser passer la période d'exclusion de mes collègues, placés en insertion à La Joliette, pour absence de 2G. Une magnifique double page relate leur propos en réaction à cette décision qui a gravement handicapé leur projet d'insertion et joué sur leur moral.

Pour illustrer ces pages dont le sujet n'est point très joyeux, j'ai décidé de les égayer par des images qui ne correspondent pas souvent au sujet traité dans l'article. A ce propos, je tiens à remercier sincèrement les illustratrices, les illustrateurs et les photographes qui nous ont offert une œuvre alors qu'il est évident que les artistes ne vivent pas d'amour et d'eau fraîche ou de l'air du temps. Un grand merci, également, aux auteurs et aux autrices qui ont gentiment rédigé un texte ou une nouvelle.

Le thème de l'exclusion n'a pas eu l'air d'inspirer nombre d'écrivains et écrivaines à qui j'ai soumis le projet. Vu le peu de réponses, je me suis mis au boulot et vous ai pondu un écrit qui, je l'espère, vous plaira. Enfin, vous pourrez découvrir la troisième et dernière partie de "*Balance ta vie...*"

Quant aux QR Code, ils vous offriront des bonus : chansons, lectures de texte, sketches, vidéo. N'hésitez pas à les scanner pour en profiter ! Et n'oubliez pas d'écouter les super podcasts sur joliette.ch...

Thierry FAUX



© Beat BRUSCH
illustrateur.ch

Privation de liberté...

La prison n'est qu'un espace muré qui cache les échecs de la société.

Anthony Dacheville

Par définition, la privation de liberté – quelle que soit sa forme : une détention avant jugement, une exécution de peines, une détention en vue d'une expulsion – est une exclusion de la société. Dès le début du 19e siècle, la prison prive les personnes prévenues ou condamnées de leur liberté de mouvement en les enfermant dans un espace réduit, la cellule. En outre, on y imposait le silence, tant en cellule qu'au travail. Cette pratique a été abolie à la fin du 19e siècle – bien que des prisons au régime rigide comme Lenzburg aient continué à imposer des promenades en silence pendant encore deux ou trois décennies. La prison fonctionnait donc non seulement spatialement comme lieu d'exclusion, mais aussi socialement comme espace d'isolement individuel. Un tel fonctionnement de ces lieux prétendant resocialiser les personnes condamnées ne pouvait qu'aboutir en échec, comme le taux de récidive particulièrement élevé en témoigne.

La situation a changé. D'une part le pouvoir des Ministères publics et des juges a été limité quant à l'usage qu'ils peuvent faire de la privation de liberté – tant pour la détention avant jugement que pour le prononcé de sanctions privatives de liberté. Si par rapport à sa population, la Suisse détenait le même nombre de personnes en 2020 qu'en 1900, 11'000 personnes se trouveraient derrière les barreaux. Or, au 31 janvier 2022, 6300 personnes étaient incarcérées. D'autre part on constate que toujours trop de personnes se retrouvent en prison, en particulier celles condamnées à de courtes peines qui par définition ne sont pas des personnes dangereuses ; en effet, environ 50% des personnes incarcérées sont en détention pour des peines fermes de moins de six mois. Des peines alternatives telles que la peine pécuniaire, le travail d'intérêt général ou le bracelet électronique seraient toutes aussi efficaces, tout en étant socialement moins stigmatisantes, psychologiquement moins éprou-



Mad MEG - Patriarche n17- L'impérialiste
www.madmeg.org

vantes et aussi moins coûteuses pour la société.

Par ailleurs, à la lecture des statistiques, il semble que les Ministères publics ont toujours une trop grande marge dans l'usage de la détention avant jugement. Au regard de la loi qui dit que tout prévenu est présumé innocent, trop de personnes sont placées en détention provisoire.

La prison – qui devrait davantage resocialiser que punir – n'est, même secondée par les services de probation, pas armée pour réaliser un suivi des personnes détenues



© Kevin CRERELOT
www.krel.ch

et une préparation cohérente des sortants. Mais la prison est problématique au-delà de l'expérience elle-même, car professionnellement et socialement, elle est encombrante ; elle est excluante sur le marché du travail et du logement.

Si d'aucun ont voulu réformer la prison, réduire les effets négatifs, combattre la récidive, c'est à travers un moindre recours à la privation de liberté qu'on y est parvenu. Les Etats-Unis d'Amérique le montrent clairement – moins il y a de peines de mort, moins il y a d'homicides ; moins il y a de prison, moins il y a de récidive ; plus il y a d'alternatives à la prison, moins il y a d'exclusion.

Daniel FINK

Auteur de *La prison en Suisse*

Grand Corps Malade : Le bout du tunnel

<https://www.youtube.com/watch?v=omk-JeFFjTo>

Bien en chair...

Un jour, je me suis posée et j'ai décidé de m'aimer, qu'importe ce à quoi ressemblait mon corps et ce que les autres en pensaient.

Gabourey Sidibe

En Suisse, 42 % de la population adulte est en surpoids et 11 %, touchée par l'obésité.

Si les facteurs pouvant mener à la surcharge pondérale sont nombreux (stress, difficultés socio-économiques, sédentarité, affection médicale, etc.), une écrasante majorité de personnes atteintes de surpoids a comme point convergent d'avoir entendu des remarques désobligeantes à son égard, du rejet, de la discrimination, ou encore du harcèlement. Ce phénomène est plus courant chez les enfants/adolescents et chez les femmes.

Les origines de cette forte stigmatisation sont plurielles : valorisation de la minceur dans notre société, rejet des signaux qui ne sont pas associés à la productivité/la performance, sentiment de légitimité de discriminer des personnes perçues comme vulnérables, etc. De plus, la personne en surpoids serait vue comme responsable (laisser-aller) et comme ayant le devoir d'être mince. En d'autres termes, l'obésité est un facteur de risque majeur pour subir des violences psychologiques. Ces agressions verbales entraînent des conséquences dévastatrices sur la santé mentale de l'individu qui en est victime. Tout spécifiquement chez les enfants qui sont particulièrement sensibles aux apprentissages sociaux pour construire leur représentation du monde.

Concernant tous les individus, il est essentiel d'avoir des interactions interpersonnelles positives pour favoriser le développement d'une bonne estime de soi et d'un sentiment de sécurité. On peut donc imaginer à quel point cette discrimination est problématique.

De nombreuses personnes atteintes d'obésité souffrent en parallèle d'anxiété, de dépression, de problème d'estime de soi. Les moqueries et les humiliations des personnes obèses accroissent leur charge pondérale et leurs symptômes psychiques, renforçant le cercle vi-



© Teddy ROS
www.ros-teddy.com/

cieux d'utiliser la nourriture pour se réguler émotionnellement. Ce mal-être n'aidera en rien la personne à perdre du poids si cela est son souhait, au contraire.

L'exclusion des personnes obèses peut être explicite ou tacite : de la petite blague qui mènera l'individu à se sentir mal à l'aise et donc non inclus dans le groupe, au rejet plus explicite caractérisé par de l'agressivité. Dans les deux situations, la personne qui en est victime se verra limitée dans son choix d'activités et aura difficilement le soutien social nécessaire à son bien-être. Trop souvent, la grossophobie, omniprésente dans la société amène la personne atteinte de surcharge pondérale à interioriser qu'elle est indésirable et une charge pour les autres. Dans certaines situations, c'est donc elle-même qui s'exclura : de peur d'être confrontée aux moqueries, au rejet, ou encore par crainte de déranger. Tous ces facteurs ne feront que renforcer la détresse psychologique et détériorera également sa santé somatique. La personne en surpoids évitera de fréquenter les professionnels du milieu,

de peur d'être discriminée ou jugeant qu'elle est fautive de cette situation.

La personne grossophobe ressent du mépris et du rejet pour la personne en surpoids. Ressentir et exprimer ces sentiments n'est pas justifié : non seulement, nous ne sommes pas directement impactés par le poids d'une personne, mais de plus notre réponse face à l'émotion n'amènera aucun changement positif – que cela soit pour nous ou l'autre.

Dans un but de sensibilisation, des campagnes de prévention seraient un bon premier pas pour réduire la discrimination dans les divers contextes où elle est particulièrement présente. Si d'autres formes de discriminations sont de plus en plus montrées du doigt, la grossophobie, n'est que peu ou pas dénoncée. Il est également important de recentrer le débat sur la santé, et non sur le poids, deux termes distincts qui sont souvent confondus. Les personnes répondent mieux à la compassion qu'aux reproches. Être discriminant n'apporte que l'effet opposé.

Perceptio Cibus, association à but non lucratif de soutien aux personnes vivant avec l'obésité, propose un lieu d'échanges, de partages, de réponses à vos questions et un accompagnement sur votre chemin de vie dans un espace bienveillant, de non-jugement, de respect et de confidentialité.

Morgan JATON

Psychologue

Katja SCHLAPPI

Fondatrice et présidente

www.perceptiocibus.org

Yseult : Corps

https://www.youtube.com/watch?v=XbOpgFsJ_Co

Lire et écrire

Le contenu d'un livre contient le pouvoir de l'éducation, et c'est grâce à ce pouvoir que l'on peut créer un futur et changer des vies.

Malala Yousafzai

En Suisse, un adulte sur six rencontre des difficultés avec la lecture et l'écriture. Et un adulte sur dix a du mal à effectuer des calculs courants. Comprendre un courrier, remplir un formulaire, gérer le budget familial ou encore faire valoir des droits, sont autant d'actes de la vie quotidienne qui ne vont pas de soi.

Cette situation ne concerne pas seulement les femmes et les hommes avec un parcours migratoire. Elle touche également des individus nés et scolarisés en Suisse. La proportion est presque identique. Même avec un système de formation bien développé, l'acquisition d'un niveau suffisant en lecture, en écriture et en calcul n'est pas garantie.

Les complications rencontrées à l'âge adulte ne proviennent pas toujours de lacunes scolaires. Elles apparaissent aussi avec le développement de certains secteurs économiques. L'essor des outils informatiques et la numérisation rapide de tous les aspects de la vie nécessitent d'acquérir de nouvelles compétences. Ce qui n'est pas à la portée de tout le monde.

La cyberadministration illustre bien cette situation. Les entreprises et les services publics généralisent les démarches en ligne, sans pour autant en faciliter l'accès. Peu d'alternatives sont proposées aux personnes n'ayant pas de compétences informatiques et numériques. Et pour les personnes qui sont aussi en difficulté avec la lecture et l'écriture, c'est la double peine.

La maîtrise insuffisante des compétences de base est un facteur d'exclusion sociale, culturelle, économique et politique répandu en Suisse. L'association Lire et Ecrire s'engage depuis plus de trente ans pour faire connaître cette problématique et y apporter des solutions. Car tout le monde a le droit de participer de la manière la plus autonome qui soit à tous les aspects de la vie en société. L'association propose des cours de lecture, d'écriture, de calcul et d'informatique de base. Elle mène aussi



© Cati BAUR

www.catibaur.com

des actions de sensibilisation pour lever le voile sur une réalité méconnue du grand public, y compris des professionnels de l'action sociale et de l'insertion professionnelle. Parce que les individus concernés n'osent pas parler de leurs difficultés, dans une société où il est généralement admis que tout le monde sait lire et écrire.

A cela s'ajoute un service de simplification des textes. En effet, savoir lire ne suffit pas, il faut pouvoir comprendre. L'association accompagne les organisations à rendre leurs productions écrites plus accessibles. Le recours au langage simplifié (ou « langue facile à lire ») favorise la compréhension et le passage à l'action. Tout le monde en tire bénéfice.

Les obstacles à franchir pour augmenter le niveau de compétences de base des adultes sont nombreux. Mais le pouvoir d'agir des collectivités publiques en faveur du langage simplifié peut être un puissant moteur d'évolution sociétale, afin de garantir le droit pour tous à une réelle participation économique, sociale, culturelle et politique.

Sarah SOLEYMANI

Tox !

Dans nos sociétés enrichies, mais incapables d'éradiquer les phénomènes d'exclusion sociale en leur propre sein, le silence acheté par l'illusion du confort pour la grande majorité des consommateurs remplit la même fonction que l'omerta mafieuse.

Jean-Claude Besson-Girard

Le Seuil (Addiction Neuchâtel) est une antenne de réduction des risques. Elle propose d'aider les usagers de drogue à réduire les dommages liés à leur consommation. Les deux tiers de la population fréquentant le lieu est en prise avec des addictions. C'est cette population qui nous intéresse.

Leur mode de vie, souvent en marge de la norme sociale suscite peurs, interrogations, voire jugements. Parfois apparaissent des comportements problématiques liés aux consommations. Ceux-ci se développent souvent en même temps que le sentiment d'inutilité sociale, lui-même exacerbé par la dégradation de l'image de soi et les problèmes de santé physiques et psychiques.

Aux conditions de vie précaires s'ajoutent l'isolement et la difficulté d'exister. Ne reste plus qu'en partage le monologue avec soi-même. Le regard de l'autre ne permet plus d'étalonner les rapports sociaux. Les familles se disloquent, les amis prennent le large. La vie devient alors de la survie, avec son lot de violences et, en son épicentre la course effrénée pour trouver l'argent et le produit qui comblera, pour un instant, les manques.

Les gens ne nous acceptent pas car nous sommes différents, on fait peur à la société, on crée un marché parallèle qui favorise les mafias. Hartaban *

Les gens ont peur de ce qui n'est pas comme eux. Jess *

La peur évoquée dans le cercle des proches existe parfois dans les structures médico-sociales. Selon les usagers interviewés, les contres-attitudes et les jugements y sont légion.

Quand t'es « aux sociaux », t'es pas considéré, on ne me dit plus « Bonjour Monsieur ». Stef *

La police ne m'aime pas parce que je suis un tox. A l'hôpital, ils me considèrent comme un déchet. C'est de ma faute, ils me le font remarquer tout le temps. Nathan *

La plupart des usagers d'héroïne bénéficient d'un traitement de substitution, c'est-à-dire un traitement d'opiacé licite permettant de gérer la consommation des produits illicites. Cette médication permet de recouvrer une qualité de vie et une meilleure santé. Bien qu'indispensable, celle-ci peut tout de même devenir un facteur supplémentaire d'exclusion.

Ma première exclusion, c'est la méthadone, genre aux frontières. Je n'ai plus jamais eu de vacances depuis la métha. En deuxième, la cocaïne m'a auto-exclu de la société, elle a verrouillé mon âme, fermé mon cerveau. André *

Lorsque je vais voir le médecin, je lui explique que j'ai des problèmes de transpiration liés à mon traitement de métha. Je sais qu'il y aurait une possibilité d'amélioration mais ce n'est pas possible parce que le suivi n'est pas personnalisé. L'intégration sociale liée à mon état physique est un problème. Je pense qu'il manque de médecins. Julien *

Les témoignages ci-dessus mettent donc en lumière plusieurs formes d'exclusion. Des études sur le sujet indiquent que si l'addiction engendre l'exclusion, cette dernière peut également générer l'addiction. A méditer...

* nom d'emprunt

Rachelle GIGANDET
Infirmière

Prisca GERBER
Psychologue

L'Ab7 : La drogue

<https://www.youtube.com/watch?v=hQ5a9f1X5qU>

Camille Lellouche : Ne me jugez pas

<https://www.youtube.com/watch?v=MT8CjjJ188k>

Putophobie

Lorsqu'ils me confient d'un air triste qu'ils ne voudraient pas que leur fille fasse un tel métier, qu'au grand jamais ils ne voudraient qu'elle soit putain, parce qu'il n'y a pas de quoi être fier pourraient-ils dire s'ils ne se taisaient pas toujours à ce moment, il faudrait leur arracher les yeux, leur briser les os comme on pourrait briser les miens d'un moment à l'autre, mais qui croyez-vous que je sois, je suis la fille d'un père comme n'importe quel père, et que faites-vous ici dans cette chambre à me jeter du sperme au visage alors que vous ne voudriez pas que votre fille en reçoive à son tour...

Nelly Caplan.

ProCoRe est un réseau national qui défend les intérêts des travailleur*euses du sexe en Suisse et qui s'engage, en particulier, pour l'amélioration de leurs conditions de vie et de travail. ProCoRe reconnaît le travail du sexe comme une réalité sociale et professionnelle. Parallèlement, nous luttons contre l'exploitation, la traite des êtres humains et la stigmatisation dans le travail du sexe.

www.procore-info.ch

Les discours sociétaux et politiques dominants sont le plus souvent binaires, pour ou contre la prostitution, esquivant par-là des réalités plus complexes et plus politiques :

- les travailleur*euses du sexe (TdS) ne sont pas une entité et leurs réalités personnelles et professionnelles sont diverses.
- le travail du sexe n'est pas toujours précaire et certaines personnes en font le choix assumé parce qu'il leur permet de mieux gagner leur vie, parce qu'il leur est moins pénible que des emplois plus conventionnels qu'elles ont exercés ou exercent encore, par goût de l'autonomie que cela leur donne, parce qu'elles se sentent ici utiles, etc.
- le TdS n'est pas équivalent à la traite humaine.

Ceci dit, aujourd'hui, au vu des lois régissant la migration extra-Union européenne, une majorité de personnes d'origine extra-européenne sont représentées dans les emplois qui exigent peu de qualifications ainsi que dans le TdS. Par ailleurs, des ressortissant*es européen*nes sont parfois marginalisé*es car ne correspondant pas aux exigences sociétales conventionnelles. Plus géné-

ralement, la pression économique est une réalité pour nombre de TdS qui doivent subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs proches.

Le travail du sexe est légal en Suisse depuis 1942 pour les femmes, depuis 1992 pour les hommes. Il demeure toutefois fortement réglementé¹, associé à des obstacles légaux et administratifs importants, ainsi qu'à une vulnérabilisation induite par des causes structurelles et des discriminations multiples qui rendent souvent difficile, voire impossible, un travail du sexe légal et sûr: l'origine, le genre, les politiques migratoires précarisantes, les fortes inégalités sociales, les inégalités d'accès à la formation et au marché de l'emploi conventionnel ainsi que la stigmatisation, sont quelques-uns des facteurs responsables de l'énorme pression subie. Cette situation maintient un large pan de TdS dans l'illégalité et provoque de multiples dépendances qui augmentent la précarité.

Les travailleur*euses du sexe nous disent que la stigmatisation est la plus grande violence qu'ils subissent au quotidien. Si la légalisation du travail du sexe est une solution fondamentalement protectrice, elle est une solution qui répond à la réalité induite par un système politique et des comportements dominants donnés. Des priorités politiques, sociales et économiques et des lois du travail et migratoires réellement incluant et protectrices seraient, sans aucun doute, une réponse qui induirait moins de violences et, ce faisant, plus de justice.

Shirine DAHAN
Collaboratrice scientifique

¹ Les cantons conservant les prérogatives de la réglementation de la prostitution sur leur territoire, ceci crée d'importantes disparités de pratiques.

Maia Izzo-Foulquier : L'Art Pute

www.youtube.com/watch?v=fz2qCCU92x8&t=105s

Nelly Caplan : Baise Majesté

<https://www.youtube.com/watch?v=7sq3-HsW84>

Une défaillance collective.

La Suisse se définit comme le pays du plein emploi. Soit un pays dont le taux de chômage est inférieur à 5% et dans lequel il n'existe, alors, « pas de difficulté particulière à trouver un emploi »¹. Ainsi laisse-t-elle à penser que les chômeurs de longue durée sont sans doute inemployables, et leurs compétences et qualifications insuffisantes.

Mais cela procède de ce que Myret Zaki appellerait de la désinformation économique². D'abord parce que, établi en conformité des normes internationales, le taux de chômage de la Suisse est de 5.1 %³. Ensuite parce que même avec un taux de chômage inférieur à 5%, on peut être privé d'emploi sans pour autant être inemployable. Chaque mois en effet, quelque 3'000 personnes parviennent en fin de droit à l'indemnisation de leur chômage⁴ et nombre d'entre elles se trouvent alors exposées à un chômage de très longue durée et d'exclusion, même lorsqu'elles peuvent faire état des qualifications requises par les employeurs auxquels elles offrent leurs services.

Car que se passe-t-il, en réalité, sur le marché du travail ? Il suffit, pour le comprendre, de lire les offres d'emploi : le travail attendu n'est que sommairement décrit ; on s'attarde, en revanche, sur le candidat idéal, ses diplômes, ses connaissances, son expérience, ses « soft skills », son âge (le plus souvent compris entre 25 et 45 ans). Et ce candidat-là n'est pas au chômage depuis plus d'un an, et peut-être n'est-il pas non plus originaire de tel ou tel pays ... Avec un tel dispositif, les « RH » de service peuvent aisément écarter, le moment venu, toutes les candidatures qui ne cochent pas les cases. Mais, si l'immense réserve européenne de candidats idéaux permet aux employeurs de recourir à ce procédé, ce dernier ne leur apporte pas toutes les garanties qu'ils en attendent et peut les priver du candidat le plus capable d'exécuter le travail attendu, du candidat le plus employable : qui sait, en effet, si celui-ci ne se trouve pas parmi celles et ceux que l'on a éconduits d'entrée de jeu ?

Le chômage de très longue durée et d'exclusion procède ainsi des ségrégations intervenant lors des recrutements. Loin, cependant, de reconnaître cette défaillance collective, on l'attribue le plus souvent aux victimes elles-mêmes : le chômage viendrait ... des chômeurs et seule serait en cause, ici, une somme de défaillances individuelles - laquelle appellerait, logiquement, les prises

en charge de nature clinique que l'on connaît. Il est donc temps de réaliser ce que représente, pour les personnes concernées, un tel a priori : une disqualification sociale accablante, ajoutée aux rigueurs de la mise à l'écart et du désœuvrement.

Michel CORNUT

¹ Wikipedia, le plein emploi.

² Zaki M., Désinformation économique, Favre, 2022.

³ Communiqué de presse de l'Office fédéral de la statistique du 13 décembre 2021.

⁴ La situation sur le marché du travail, publication mensuelle du Secrétariat d'Etat à l'économie.



© Charlotte LAUER
www.ch-art-lotte.ch

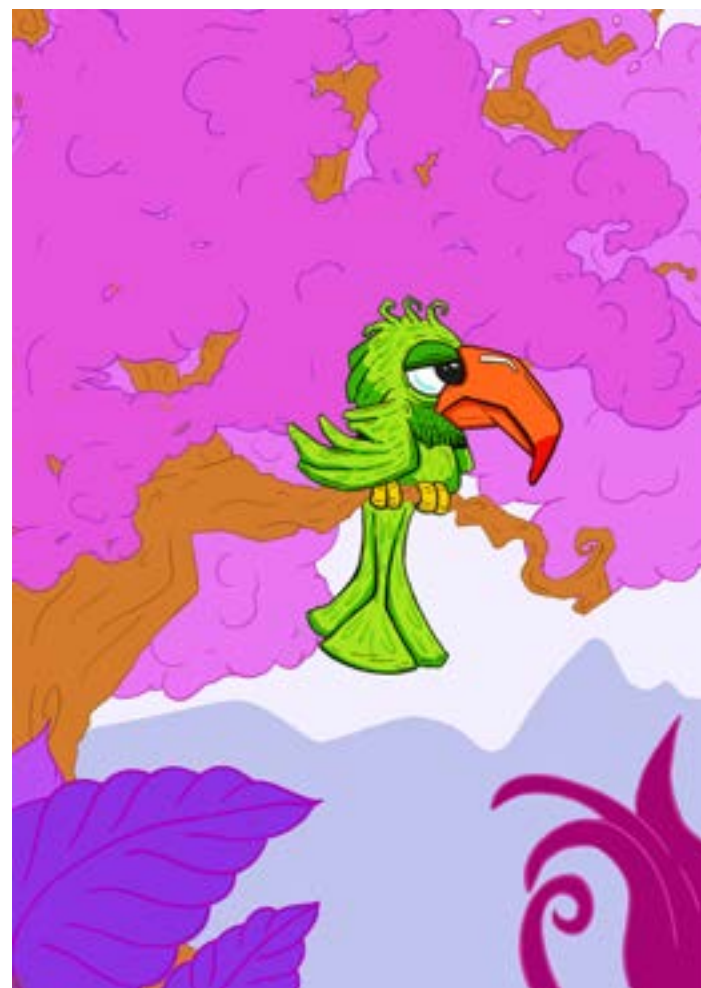
Les visages de l'exclusion

Redonner un visage aux personnes frappées d'exclusion. Leur redonner un visage, une dignité, un projet et des perspectives qui viennent apporter un sens à vivre le lendemain. C'est ici la mission centrale de l'ensemble des travailleuses et travailleurs qui s'investissent au quotidien dans l'accompagnement de celles et ceux qui ont été exclus des différents systèmes familiaux ou sociaux.

Si nous présentons souvent qui sont les aidants, nous oublions parfois de parler des personnes exclues. Plusieurs raisons peuvent l'expliquer : elles sont multiples, ensemble elles sont unes, elles sont seules mais sont des milliers, elles sont invisibles. Chaque jour au sein de nos accueils d'urgence, nous recevons une très petite partie d'entre elles, elles se présentent à la porte, recherchent un logement pour la nuit, toujours dans une situation d'immense précarité. Parfois, la porte doit se refermer, faute de places disponibles. Mais fort heureusement, dans la majorité des cas, la porte s'ouvre et nous pouvons offrir, même pour une courte durée, un peu de lumière et de chaleur.

Qui sont ces visages? Comment sont-ils arrivés là ?

De parcours de vie cabossés en brutales ruptures qui viennent ôter toutes les perspectives, les causes qui mènent à la précarité sont infinies. Reste le point commun de vivre l'exclusion au quotidien, depuis la seconde où la trajectoire s'est brisée. Très rapidement, nous constatons que l'exclusion a touché l'ensemble des sphères entourant les personnes que nous accompagnons : travail, logement, couple, famille, amis. Mais cela ne s'arrête pas là, régulièrement, elles ont également été rejetées par l'ensemble des systèmes d'assurances sociales : assurances perte de gain, chômage, refus de rente d'invalidité, fin de droit, puis aide sociale. Ces personnes sont devenues des fantômes qui peu à peu, ont glissé à travers l'ensemble des maillons qui composent notre filet social pourtant résistant. Au quotidien, elles sont également exclues des endroits qu'elles fréquentent, dans lesquels elles cherchent à se mettre à l'abri ou à tuer le temps qui pave de longues minutes d'interminables journées.



© Damien LEUBA
www.damienleuba.ch

Notre première mission, notre vocation, est donc d'enrayer ce cycle de l'exclusion qui n'a de cesse de se perpétuer. Nous leur ouvrons la porte, offrons un café, un repas, un échange bien souvent d'abord bref. Au fil des jours qui passent, les discussions s'étoffent, le lien se crée et les cœurs s'ouvrent sur les histoires qui habitent les personnes. La notion d'accueil devient centrale, celle d'offrir des perspectives et d'ouvrir le champ des possibles également. Nous ne nous prétendons pas magiciens, nous sommes parfois démunis et ne parvenons pas à imaginer de solutions. Nous sommes humains, qui rencontrons d'autres humains et qui leur tendons la main.

Nous découvrons toujours derrière ces visages fatigués, des trésors peu souvent imaginés. Ramenons sur ceux-ci, l'éclat de leur dignité.

Marine BUCHS
 Directrice de la Fondation Chez Paou

Mon père...

*-Tu as montré nos lettres d'amour à ta famille ? Mais pourquoi ?
C'était si personnel...*

Ce reproche de mon père fut lié à une découverte douloureuse.

*-Vos enfants seront élevés dans la religion de ma fille,
c'est-à-dire catholique !
a ordonné ma grand-mère.*

Nouveau choc pour mon père, de confession protestante.

Il accusa ces coups en silence, grâce à sa capacité d'abnégation. Autant sa propre famille était discrète, autant celle de ma mère, d'origine tessinoise, était expansive. Mais il avait déjà éprouvé d'autres chocs ébranlant sa vie et avait acquis une grande capacité de résilience, du moins en apparence.

À la fin de sa vie et placé en home depuis plus de deux ans, il avait conservé toute sa lucidité et une mémoire intacte de son passé, depuis son enfance.

Il nous quitta, il y a bientôt 10 ans, à l'aube du 8 mars 2012 et quand je l'ai laissé partir, en état de coma, alors que je le tenais dans mes bras, baignant son visage de mes larmes, le rassurant que tout se passerait bien avec notre mère (ce dont je n'étais pas si sûre), il laissa un grand vide dans notre famille.

J'allais le visiter le soir, au moment de son souper, en rentrant de mon travail. C'était un moment où nous étions seuls, c'est-à-dire sans la présence de ma mère. Car cette dernière avait tendance à parler à sa place, à s'interposer sans cesse dans la conversation et il m'était impossible d'avoir un réel échange avec mon père en sa présence.

Ce qu'il m'apprit, tout au long de nos conversations m'emplit d'étonnement et d'admiration, s'ajoutant encore à celle de l'homme et du père qu'il était. Il naquit le 15 mai 1920 à Dombresson, petit village au cœur du Val-de-Ruz. Son père était instituteur à Savagnier et sa mère, femme au foyer. Un milieu modeste en comparaison de celui de ma mère dont le père était un entrepreneur connu à Neuchâtel. Il fut le second d'une famille de trois



© Nina JACK

www.ninajack.com

enfants dont deux garçons et une fille. Appartenant à une secte, les darbystes, dérivée du protestantisme, sa mère imposa à toute sa famille la pratique de ce culte et mon grand-père semble s'y être soumis.

Ainsi, mon père ne connut que des figures maternelles autoritaires, celle de sa mère et celle de sa belle-mère. D'ailleurs, rapidement ma mère reproduisit cette attitude sur nous tous. Cela explique-t-il qu'il s'engageât corps et âme dans son métier, fuyant cet autoritarisme écrasant et se ressourçant en dehors du foyer familial ?

Choc culturel lié à la conception du rôle de la mère dans la famille, véhiculé par « ses » femmes ?

De ses jeunes années, mon père m'a confié le malaise qu'il avait éprouvé de ne pas pouvoir aller au culte comme ses copains, son sentiment de gêne et de solitude. Car les darbystes tenaient des réunions religieuses à part. Et ses copains du village se moquaient un peu de lui.

Ainsi, il souffrit de ne pas pouvoir s'identifier à eux.

Ainsi, sa vie fut marquée par la non-reconnaissance du protestant qu'il était, toutefois, envers et contre tout, il resta croyant et pratiquant toute sa vie.

Après son école secondaire, il fut admis au gymnase de La Chaux-de-Fonds.

Nouveau choc douloureux pour lui, c'est ce qu'il me relata doucement.

À cette époque, le gymnase semblait être réservé à une élite plutôt bourgeoise.

Mon père se sentit différent, avec un grand complexe d'infériorité car le statut social de sa famille était différent. Ses copains du gymnase lui firent ressentir cette différence de milieu, le traitant de bouseux. Ce fut un choc de culture à cette époque. Perdure-t-il encore aujourd'hui, entre la ville, la campagne et la montagne ?

Il semble, selon ses dires, que ses camarades le lui faisaient méchamment sentir.

Mon cœur se serra quand il me raconta son désir de mettre fin à ses jours durant ces années d'études. Il n'eut pas le courage de passer à l'acte et accomplit son gymnase assez solitaire.

Tous les matins, très tôt, il gagnait la gare des Hauts-Geneveys à vélo puis prenait le train jusqu'à La Chaux-de-Fonds. Il me raconta des montées et des retours épiques sur sa bicyclette, en raison de la neige qui tombait encore en grande quantité à cette époque-là.

Combien je l'ai admiré en imaginant ses efforts.

Rouquin, il avait le visage criblé de taches de rousseur et il connut les moqueries, telle celle d'avoir regardé le soleil à travers une passoire.

Que nous, ses trois enfants, avons connues aussi ! Sans que cela n'ait laissé de traces.

Puis il entra à l'université de Neuchâtel. Son souhait était de devenir naturaliste. Il gravit brillamment les échelons, modeste et humble, et obtint un doctorat en hydrogéologie après plusieurs années dont une passée aux Etats-Unis. Il fonda l'institut d'hydrogéologie à Neuchâtel et parcourut le monde entier à la recherche d'eau pour proposer des forages dans les régions désertiques d'Arabie, par exemple.

Il me dit, tandis qu'il faisait le bilan de sa vie, que jamais il n'avait brigué de poste particulier dans sa vie, chaque fois, on était venu le chercher.

En 1939, c'est à l'armée qu'il se sentit enfin inclus. Et certains de ses copains d'armée comptèrent, toute sa vie, parmi ses meilleurs amis. Est-ce parce qu'à la défense des frontières suisses, tous se sentaient la même mission, quel que soit leur milieu social ? La sévérité de la vie de soldat semble avoir soudé ses quelques amis et lui.

Puis, en 1985, il connut à nouveau un terrible sentiment d'exclusion, celui de l'entrée en retraite. Il aimait profondément son activité à l'université, l'enseignement et l'accompagnement de doctorants et sentait encore ses capacités intellectuelles intactes Sa santé physique et morale en pâtit. Ses mots devinrent amers. Malgré l'omniprésence, accablante de ma mère, il se sentit devenir de plus en plus seul et inutile. L'université lui confia encore quelques mandats puis son activité s'éteignit tristement.

Il connut des périodes de dépression et je me sentais impuissante à l'aider.

Ce jusqu'à son décès.

S'exclut-il lui-même ? Se sentit-il exclu ? La société lui renvoya-t-elle cette image ? Le tint-elle à l'écart délibérément ? Car toutes ces questions me semblent appartenir à ce discours. Toutes sont également pregnantes ...

Anne BURGER

La précarité a un visage. La solidarité aussi.

Fermer les yeux sur la précarité, la maladie, la déchéance, l'exclusion, c'est pratiquer une politique de l'autruche qui se retournera immanquablement contre ceux qui l'auront cautionnée.

Noël Mamère

Vous vous êtes probablement déjà surpris à dire ou à penser de quelqu'un qu'il est un « pauvre type », un « pauvre bougre » ou plus trivialement, un « pauvre con » ! Etre con, ça va... Mais « pauvre » !

Pour quelle raison coller cet adjectif qui devient alors méprisant ? Pourquoi ne dit-on pas de quelqu'un qu'il est un « riche bougre » ?!

Sans parler du sentiment de pitié qu'elle peut inspirer, la pauvreté procure souvent un sentiment de honte : si on est pauvre, c'est de notre faute.

Ou pas.

De tous ceux utilisés par le CSP au cours de ses campagnes médiatiques, le slogan « Personne n'est à l'abri » est celui qui identifie le mieux sa raison d'être. Simple, direct, il résume en quatre mots les conséquences et les risques de la précarité qui nous guette toutes et tous.

Mais qu'entend-t-on par précarité ? Prenons la définition du fondateur du mouvement ATD (Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde, Joseph Wrezinski :

« La précarité est l'absence d'une ou plusieurs des sécurités permettant aux personnes et aux familles d'assumer leurs responsabilités élémentaires et de jouir de leurs droits fondamentaux. L'insécurité qui en résulte peut être plus ou moins étendue et avoir des conséquences plus ou moins graves et définitives. Elle conduit le plus souvent à la grande pauvreté quand elle affecte plusieurs domaines de l'existence, qu'elle tend à se prolonger dans le temps et devient persistante, qu'elle compromet gravement les chances de reconquérir ses droits et de ré-assumer ses responsabilités par soi-même dans un avenir prévisible. »

Etre dans une situation précaire, c'est être dans un équilibre qui peut être vite déstabilisé, ne serait-ce que par un seul grain de sable qui nous précipite dans la pauvreté. N'oublions pas que notre équilibre ne dépend pas uniquement de notre situation financière.



© Georges LIEVRE

Notre quotidien peut être remis en question par différentes formes de précarité : du travail, affective, relationnelle, économique, alimentaire, sanitaire, énergétique, climatique, politique, etc...A vous de continuer la liste !

Autant de précarités qui risquent de surcroît de dévaloriser toute personne, de lui faire perdre l'estime de soi et de la plonger dans un sentiment injustifié de honte. La campagne 2022 du CSP le dit haut et fort : « La précarité a un visage. La solidarité aussi ». Si nous sommes toutes et tous menacés par la précarité, chacun de nous détient aussi les clés pour y remédier : l'écoute de l'autre, l'empathie et la solidarité sont autant de richesses qui permettent de rebondir. Les personnes qui fréquentent la Joliette sont bien placées pour le comprendre !

Pierre BORER
Directeur du CSP-Neuchâtel

Les billes

Hugo m'a annoncé hier en rentrant de l'école,
Papa, papa,
Il trépidait de joie, bafouillait d'émotion,
Papa, papa, les copains m'invitent à jouer aux billes avec eux demain.
Copains. Deux ans que Hugo n'avait plus prononcé ce mot.
Nous nous sommes agités, nous nous sommes sautés dans les bras.
Il nous faut des billes, je vais te chercher les miennes, c'est toute mon enfance.

Hugo allait jouer aux billes avec ses copains.

Après tout ce qu'il a traversé, cette réjouissance éphémère revêt une importance particulière.
Mon fils a une force dont je ne connais pas les origines.
A sa place, je serais tellement affaibli, enfoncé, effacé.

Il y a deux ans, il a changé de niveau scolaire, de classe et d'environnement. Il a perdu ses repères. Et ses copains. Ce mot a disparu de son vocabulaire. Il y a d'abord eu l'histoire du clodo. Hugo le clodo. Hugo le clodo car il mettait des jeans troués et laissait pousser ses cheveux dans une classe qui ne jurait que par Lacoste, Nike et Adidas. Mais nous en avons parlé. Je lui ai ressorti mon vieux T-shirt de Nirvana et nous avons ri.

Puis ce fut le silence. Son silence. Un silence qui voulait tout dire. Plus nous le questionnions, plus il se terrait, s'emmurait. Jusqu'à ses mots. Des mots qui terrifient.

Je suis seul. Je suis qu'une merde.

Nous apprendrons, difficilement, contre sa volonté et face à l'indifférence des autres, les mises à l'écart quotidienne qu'il a endurées. Éternel remplaçant lors des matchs en cours de gym, les TP de physique qu'il faisait seul, les pauses qu'il passait dans un coin de la bibliothèque ou enfermé aux toilettes

TOUS ses camarades de classe qui ne lui adressaient JAMAIS la parole

Ce mot affiché chaque jour pendant un semestre sur son casier
TAIS-TOI !

Quand on a 12 ans, ce n'est pas les autres qui ont tort. C'est toi. Alors Hugo
Se cache



© Mike KIEME
elikya-images.com

Se tait
Se rend invisible
Disparaît
S'enferme dans la honte.

Je suis seul. Je suis qu'une merde.

Aujourd'hui, j'attends, anxieux, sa rentrée de l'école. C'est sa journée la plus importante depuis deux ans. Emilie est rentrée du travail plus tôt pour attendre ensemble notre fils. Nous l'entendons à peine ouvrir la porte. Il se dissimule, mais nous sommes encore confiants à ce moment-là.

Alors Hugo, comment ça s'est passé ?
Il nous raconte, imperturbable.

Nous étions cinq. Plus moi. Ils m'ont dit que c'était eux qui choisissaient les règles. J'ai hoché la tête. Je ne savais pas si je pouvais parler. Ils m'ont dit les règles. Nous avons tous 5 billes. Le but est de les conserver le plus longtemps possible. Quand tu n'as plus de billes, t'es mort. Chaque joueur à tour de rôle prend une bille à l'adversaire de son choix. La bille est perdue. A chaque tour,

Au coeur du numérique

c'est un autre joueur qui commence. Comme t'es nouveau dans le jeu, tu seras le dernier à jouer au premier tour.

Oh non !

Hugo n'entend même pas mon cri. Il continue. Robotique.

Nous commençons le jeu.

Matteo me prend une bille

Ethan me prend une bille

Valery me prend une bille

Selim me prend une bille

Gilles me prend ma dernière bille

Et je suis mort.

Nicolas DERRON



© Louis Loup COLLET

Bornes lectoles, tiré du livre *Le Monde Lectol*

A force de me planter je vais bien finir par pousser.

Grégoire Lacroix

Je me suis rendu dans les locaux d'ATIC (Association de la Technologie de l'Information et de la Communication) pour interviewer Anouck ISMAJLI, sa fondatrice et directrice. T.F

Neuchâteloise d'origine, Anouck, la quarantaine, a effectué une formation d'assistante en médecine dentaire, secteur dans lequel elle a travaillé 12 ans. Ensuite, pendant 7 ans, elle a été assistante de direction dans une entreprise d'horlogerie. Ressentant le besoin de changement, elle part au Maroc où elle réside 7 ans. Elle découvre un monde différent de celui de la Suisse où elle trouve énormément d'humanité, de partage, d'aide. Ce long séjour lui révèle les valeurs fondamentales qui vont déterminer son futur. De retour en Suisse, sans droit au chômage, elle se retrouve à l'Aide sociale. Après 7 ans d'absence, débute le périple difficile de sa réintégration. Sur ce chemin, elle rencontre des personnes qui l'accompagnent et la soutiennent. L'ADCN (Association de Défense des chômeurs Neuchâtelois) devient une seconde famille, lui fait confiance, lui donne le déclic qui répond à son questionnement : comment vais-je faire pour aider les gens ?

Par sa propre expérience, elle s'est rendue compte des complications que rencontre un étranger qui arrive en Suisse : les démarches, les droits, le chômage, les sociaux. Dans cette association, elle rencontre des gens complètement désemparés, en manque d'informations. Grande passionnée du numérique, elle réalise qu'elle peut se diriger dans cette voie pour les aider. L'ADCN l'aide à accoucher de ce désir professionnel.

Anouck monte des projets de formation, tape aux portes, travaille en tant que formatrice pour l'OSEO (Œuvre Suisse d'Entraide Ouvrière). Elle réussit son module de formatrice d'adulte. Pendant trois années, elle donne des formations. Il y a un an, elle crée son association pour lutter contre la fracture numérique. Elle apprécie peu les termes d'illectronisme, d'inhabileté numérique, d'illettrisme numérique, ou encore d'illettrisme électronique qui renvoie une image qu'elle trouve jugeante. Sa mission

est d'accompagner les gens, de les rassurer, leur donner les explications nécessaires pour apprivoiser les technologies de l'information.

Le public de son association est fort varié. La fracture numérique ne se résume pas à un manque de compétence de base mais peut aussi correspondre à un besoin d'apprendre comment passer d'une version d'un système d'exploitation à une autre, par exemple.

ATIC accompagne numériquement des adolescents, à l'aise avec un smartphone mais peu avec un ordinateur, des 20-30 ans avec des demandes spécifiques, des 40-50 ans avec des besoins divers et variés, des plus de 60 ans qui n'ont pas eu la chance de travailler avec les outils informatiques et se retrouvent dans un fossé.

ATIC propose des solutions contre la fracture numérique. Son objectif est de donner des formations sur mesure. La priorité est d'écouter les besoins des personnes, leur quotidien et leur utilisation des technologies de l'information. Comprendre quelle pédagogie convient au participant est tout aussi vital. Aucune formation n'est figée dans le marbre. Chacune, en groupe ou en individuel, est personnalisée par les formateurs pour que chaque personne soit concernée. L'association répond aux demandes de tous les niveaux, du primo débutant à l'expert. Elle travaille avec tous les outils numériques qui existent sur le marché. Le public des réfugiés et requérants d'asile, peu argenté, bénéficie de formations sur smartphone. Afin de garantir une qualité de service, elle privilégie les groupes de huit personnes maximum.

La formation D-Clic s'adresse aux jeunes en rupture, aux femmes en situation de vulnérabilité et aux migrants. A partir de 64 ans, les aînés peuvent bénéficier de la formation A vous, un projet mis en place avec la Ville de Neuchâtel et le Service de la Santé publique. Elle les met au courant des nombreuses applications existantes pour se maintenir en forme, s'informer, se divertir.

ATIC a mis en place des ateliers thématiques répondant en fonction des demandes de personnes en fracture

numérique uniquement sur un objectif : les réseaux sociaux, le e-banking, le e-shopping, la sécurité. Un atelier forme des participants à l'installation et au fonctionnement du système Clic & Tax, pour qu'ils deviennent autonomes. Cependant, la fiduciaire certifiée de l'association propose de les vérifier et de répondre à certaines questions.

Ce que préfère Anouck, c'est accompagner, d'une manière douce et appropriée, les primo-débutants, particulièrement le public migrant, dans le monde du numérique.

En conclusion, la fracture numérique provoque un fossé énorme. De plus en plus de services ne se font plus qu'en ligne : horaires de train, inscription à un concours, rendez-vous pour les test PCR ou pour la vaccination...Il y a des gens qui ont toujours été autonomes qui deviennent dépendants de leurs enfants, de leurs petits-enfants, de leur conjoint pour accéder à ses services.

Certaines femmes sous l'emprise de leur mari aimeraient pouvoir se débrouiller mais restent sous sa totale contrainte.

Toute une population subit une injustice.

Ces personnes sont des oubliés du système. ATIC vise à ce que chaque personne bénéficie d'une autonomie numérique.



© Christophe DUBOIS- Éditions du Lombard

Les exclus de la Joliette

Le 3 janvier, à l'heure arrivée dans notre programme d'insertion, à la suite d'une décision cantonale liée au Covid, une bonne partie de nos collègues a dû retourner à la maison parce qu'ils et elles ne possédaient pas la 2G.

Voici quelques-uns de leurs ressentis.

Ne pas pouvoir venir à la Joliette m'a profondément ennuyé. Les contacts sociaux me manquent énormément. Je reste à la maison. Cette inactivité n'a rien d'agréable.

Luca

J'ai été surpris sans l'être. Je pensais que cela allait arriver mais pas si tôt. Cette situation m'attriste autant pour moi que pour les autres exclus. Mais dans ce monde de fous, tout est possible.

Martin

J'ai ressenti une très grosse déception. J'ai été coupé dans mon élan alors que j'étais extrêmement motivé.

Billy

Cette décision m'a profondément contrarié. J'avais des choses à finir, des projet, un planning. Tout cela a été interrompu d'un coup. Dommage, cela me faisait du bien de venir et les 200 francs, que je ne touche plus, manquent à mon budget.

Gianni

A l'annonce de cette mesure, j'ai ressenti un profond désarroi. En peu de temps, je m'étais réellement attaché à cette place et réappréciais le fait de travailler ce qui était le but de mon insertion. Cette décision me coupe l'herbe sous le pied et je me retrouve au même point qu'avant. De plus, l'argent en moins est un réel manque à gagner.

Jeremy

J'ai trouvé cette décision un peu bête. Cela m'enlève une occupation. Je me retrouve seul à la maison.

Evren

J'ai reçu un choc à cette annonce. Pour moi, c'est une réelle catastrophe. Je me sens comme un animal dont les pattes glissent sur la glace et qui risque de tomber à tout moment. Cette décision ferme mon chemin.

Danute

Cette décision me paraît absurde: il y a des personnes doublement vaccinées qui tombent malades. Cela remet en cause ma démarche d'insertion dans un endroit que j'adore. Si tu n'es plus de vie. Les 200 francs manquent à mon budget.

Garance

J'ai trouvé cette décision totalement stupide parce que je travaille dans une grange de 200 m2, bien aérée. Les distances entre chaque participants sont faciles à respecter. Je suis hyper triste d'être bloquée dans mon projet d'insertion.

Cindy

Je me sens angoissée chez moi à ne rien faire. Le contact social me manque. Et l'absence des 400 francs dans mon budget complique ma vie.

Sidney

Cette exclusion m'a carrément saoulée, fortement contrariée. Elle interromp mon processus d'évolution vers la stabilité et casse mon objectif de retour à une vie normal. Je souffre du manque de contact social, du manque d'interaction avec les autres et d'inaction.

Rachel

Cela m'a provoqué une immense colère. Il est important pour moi de voir du monde de profiter de la journée pour partager avec mes collègues et bosser ensemble.

Nico



Balance ta vie ...

Episode 3

Les informaticiens avaient découvert la preuve que le garçon avait bien créé #balance ta vie, ainsi qu'un dossier annexe contenant les photos des jeunes suicidés barrées d'une immense croix rouge, des brouillons de textes appelant les ados à mettre fin à leurs jours, des dessins de têtes de morts de civilisations anciennes et visiblement un culte obsessionnel d'Anubis. Une lettre d'obscénités d'une violence incroyable adressée à Juliane Capelli avait été rédigée en lettres rouges.

Toute la brigade était en effervescence ; le môme – tout de même majeur – était en garde à vue. Allait-on vers la fin du cauchemar ? Les parents pouvaient-ils enfin dormir sur leurs deux oreilles ? Adieu croquemitaine ?

Suzanne, à l'origine de tout ce barouf, se tenait à distance. Après l'action, l'angoisse refaisait surface. Plus forte encore. N'avait-elle pas lâché la meute un peu trop rapidement ? Elle connaissait la facilité avec laquelle on pouvait désigner le coupable idéal qui arrangeait tout le monde. Certes, Max était très spécial et ils avaient trouvé des indices probants en sa défaveur. Alors pourquoi ce malaise sourd ? Elle pourrait s'interroger des heures. Ses doutes n'intéressèrent personne.

Suzanne rentra chez elle sans que l'euphorie ambiante de la mise en examen express de Maxime Forestier n'allège son pas. Elle restait troublée par un sentiment d'injustice ou de fourvoiement. Elle secoua la tête. La fatigue l'empêchait d'accepter qu'un jeune du quartier puisse larguer les amarres et embarquer des adolescents, dont certains copains, dans son sillage mortifère. Le blog fermé et les déclarations publiques et forcées de Maxime, qui revendiquait au passage son innocence, avaient endigué en partie la course infernale des mises à mort. On déplorait deux suicides supplémentaires mais le calme semblait revenu. On attendait, à force d'interrogatoires parfois musclés, les aveux concernant le devenir de Juliane pour clore cette insupportable affaire.

Comment pouvait-on côtoyer, des années durant, une personne qui révélait tout à coup son côté sombre ? Comme une mère qui réalise que le djihadiste le plus



© Jérôme BARBOSA

www.jeromebarbosa.com

recherché de France est son fils. Elle frissonna.

La maison était plongée dans la pénombre. Une odeur assez désagréable de renfermé courait le long des murs. L'atmosphère était lourde. Pour la première fois, son cocon habituellement si douillet et si réconfortant lui fit peur. Un subtil changement dans l'ordre des choses. Une ceinture de sécurité laissée débouclée, à l'abandon sur un siège de voiture accidentée. Une image délirante. Elle passa par la cuisine propre et rangée. Charline. Même s'il lui arrivait de détester cette petite peste, elle la remercia mentalement d'avoir fait le ménage avant d'aller passer cette nuit du samedi chez sa copine Audrey. Elle ouvrit le réfrigérateur, lui aussi rangé avec une maniaquerie presque absurde, et se servit un verre de vin blanc glacé. Elle aurait bien aimé une cigarette. Pas de paquet sous la main. Ces derniers temps, l'envie de fumer la taraudait sans cesse. Dix ans qu'elle tenait le coup. Elle avait le droit de craquer, non ?

Elle vida son Chardonnay d'un coup, posa le verre dans l'évier – merde à Charline – et sortit en éteignant la lumière. Elle alluma dans le couloir et passa dans le sa-



© KRUM

www.absurdopolis.com/

lon. Là aussi, tout était en ordre. L'inspection finie, elle monta à l'étage. Le silence était angoissant. Elle aimait le calme. Quelle mère de deux enfants avec un boulot stressant ne se réjouit pas de savourer quelques minutes de tranquillité ? Mais l'épaisseur de la nuit et l'odeur désagréable, qui se faisait plus présente encore, lui passaient sur la peau comme un courant d'air glacé. Elle tressaillit. Elle rêvait d'une douche mais se dirigea, avec

une impression de déjà vu, vers la porte de Jérémy, sur laquelle elle frappa doucement. Suzanne se sermonna ; il était temps d'obliger son fils à faire le ménage dans sa chambre. Ça sentait vraiment mauvais sur son palier. Elle frappa plus fort. Pas de réponse. Toutefois, elle crut percevoir un faible gémissement.

— Jérémy tout va bien ?

La peur lui mordit les mollets. De nouveau ce chuchotement imperceptible. La panique la submergea. Et si son fils avait succombé, lui aussi, aux injonctions de #balance ta vie ? Si, malgré ses dires, il s'était fait du mal ? Elle tenta de faire jouer la clenche. Fermée à clé. Elle courut chercher le pied de biche dans le garage. Elle était au bord de la nausée et mit plusieurs minutes à retrouver ce satané outil. Elle tremblait si fort qu'il lui était difficile de se mouvoir. Trébuchant dans l'escalier, elle faillit s'étaler de tout son long dans le couloir mais réussit à rétablir un certain équilibre. Arrivée en nage devant la chambre de Jérémy, elle fit levier de toutes ses forces sur l'outil et le cadre en bois céda dans un craquement sinistre. Elle se retrouva propulsée au milieu de la pièce et resta pétrifiée.

Jérémy gisait dans une mare de sang. De longues traînées pourpres s'échappaient de ses poignets et de ses chevilles. Il ressemblait déjà à l'un de ces gisants de la cathédrale de Rouen. Elle allait se précipiter sur Jérémy en criant lorsque, du coin de l'œil, elle aperçut l'armoire en pin entrebâillée. Au lieu de se ruer sur son fils pour lui porter assistance, et aussi inimaginable que cela puisse paraître, elle s'approcha du meuble, attirée par une force noire et gluante. Elle ouvrit en grand les vantaux et ne comprit pas tout de suite. Son cerveau refusait de décoder ce qu'il avait devant les yeux. Une masse figée en forme de S, était enroulée avec le plus grand soin dans une housse en plastique. Manquant subitement d'air, Suzanne ne put réprimer une longue inspiration, aussi puissante que celle d'un plongeur après une trop longue apnée. Un corps était recroquevillé dans la penderie. Incongru, sous ces chemises colorées d'ado. Suzanne se retint de justesse. Vomir l'aurait pourtant soulagée. Juliane. Sa queue

EKIR-Manger ensemble

de cheval blonde et la barrette que Jérémy lui avait offerte pour ses cinq ans. Si belle dans ce linceul opaque et laiteux.

La rage prit le dessus. Elle se retourna, prit son fils par les épaules sans ménagement et le redressa, assis contre le lit. Il ne perdait pratiquement plus de sang, à moitié comateux. Il regarda sa mère avec une tristesse presque câline dans des yeux de petit garçon et souffla d'une voix quasi inaudible.

— *Suis désolé. Elle voulait plus d'moi... elle voulait rester avec ce blindé de Max. Il lui faisait tout le temps des cadeaux de ouf, le salaud... j'ai pas supporté...*

Il reprit avec difficulté.

— *Le blog... c'était moi. Mais faut qu'Max paye aussi... Papa me manque trop. Juliane aussi voulait me lâcher. Tu comprends ? On aurait dû avoir plus de fric... Et pis, tous ces connards... toujours à mater les filles sur le net, j'voulais les punir. Ils voulaient tous ma Juliane. Leur vie vaut que dalle... sont trop débiles.*

Le son de sa voix devenait de plus en plus faible.

— *Tous des enfoirés... comprennent rien. L'cerveau coïncé entre deux écouteurs. J'me tire Suzanne, sans regret.*

Il ferma les yeux et sa respiration s'évanouit dans un dernier souffle.

Son fils dans les bras, Suzanne resta là, dans l'obscurité, les mains écarlates et le cœur en cendres. Seuls, deux écrans géants d'ordinateurs qu'elle n'avait jamais vus les éclairaient. À côté, le Mickey rapporté de Californie, que Jérémy aimait tant, enfant. Il avait été un tendre amour si mignon, friand de bisous et de « chatouilles-fous-rires ». Si proche d'elle.

Comment tout ça avait-il pu foirer à ce point ? Il ne l'appelait plus maman. Elle fut submergée par la culpabilité. La crudité de sa lâcheté, de son aveuglement, de sa paresse et de sa peur, lui serrait les côtes. Darksid avait gagné. Les ténèbres allaient recouvrir Suzanne, dont les larmes ne chasseraient plus jamais la noirceur.

Kate WAGNER

*En nous déclarant anarchistes, nous proclamons d'avance
que nous renonçons à traiter les autres
comme nous ne voudrions pas être traités par eux ;
que nous ne tolérons plus l'inégalité qui permettrait
à quelques-uns d'entre nous d'exercer leur force,
ou leur ruse ou leur habileté,
d'une façon qui nous déplairait à nous-mêmes.
Mais l'égalité en tout, synonyme d'équité,
c'est l'anarchie même.*

Piotr Kropotkine

Dans un numéro sur l'exclusion, je ne pouvais pas oublier Ekir-Manger ensemble. Dans le restaurant social de l'association, à La Chaux-de-Fonds, j'ai interviewé Maria, la co-présidente et Pierre, son mari.

Née en 1958 à Mesquita dans l'Etat de Rio de Janeiro au Brésil, Maria quitte son pays pour la Suisse, en 1986, à l'initiative de son mari de l'époque. Arrivée en été, elle tombe amoureuse de ce pays, émerveillée par la vision des nombreuses fleurs, les baignades dans le lac, les rivières et les chutes d'eau. En hiver, une nuit, elle découvre la beauté des flocons blancs. Elle prend la neige dans ses mains et réalise combien elle est froide. Elle monte une petite entreprise de livres en tissu pour les enfants. Après son divorce, elle vient habiter à La Chaux-de-Fonds, entame de nombreuses formations et pratique jusqu'à l'heure actuelle en tant que thérapeute énergétique.

Pierre, né en 1949 à Delémont, perd son père à l'âge de six ans. Sa mère, artiste et bonne cuisinière, qui l'élève seule, travaille comme couturière. Sa tante, qui cultive la mémoire de son frère mort, le fait étudier. Bon garçon en déficit de concentration, il peine à l'école. A 17 ans, il entame une grosse crise d'adolescence. Il réussit, malgré tout, un bac littéraire et se dirige vers des études d'agronomie. Un stage de six mois dans le Bordelais chez un agriculteur Suisse lui remonte le moral et la révolution chinoise le sauve d'un état de déprime. Après avoir plié des milliers de croissants, appris le métier de maçon, travaillé dans l'horlogerie, dans l'agriculture, il s'installe à La Chaux-de-Fonds et y réside maintenant depuis 40 ans. Tout d'abord, il ven-



© Luca BARTULOVIC
www.bartulovic.ch

dange puis il entame un apprentissage de maçon qu'il ne réussit pas. Il s'engage aux côtés des comités de soldats et prend trois mois de prison pour distribution d'un tract. A l'occasion du coup d'état de 1980 en Turquie, il découvre les exilés turcs. La cause kurde le touche et encore aujourd'hui, il soutient l'expérience du Rojava. Il devient membre actif de l'Association des chômeurs. Lors d'une distribution de tracts devant l'Office du travail, où viennent timbrer les chômeurs et les chômeuses, il ren-

contre Maria qui deviendra sa compagne.

Dans le local de l'ADC, se trouve une petite cuisine. Chaque semaine, pendant 16 ans, un repas à 5 francs est préparé. L'ADC déménage et un groupe de membres décide de continuer l'aventure proposant cinq repas par semaine. Une cuisinière de l'ADC, des tables et des chaises fournies par Emmaüs, et plus tard, un lave-vaisselle offert par La Joliette, leur permet d'aménager le local.

Au nom de l'association EKIR-Manger ensemble, le premier repas est servi le 2 mars 2009. Le but premier, en plus d'offrir des menus complets et équilibrés, est de valoriser les personnes plus ou moins exclues de la société.

De neuf heures du matin à trois-quatre heures de l'après-midi, une équipe multiculturelle d'une vingtaine de bénévoles, souvent des exclus, se relaient. Ils et elles s'affairent à la préparation du repas, au service de la clientèle et à la plonge. Souvent, cette expérience d'insertion leur permet de trouver un stage ou même, un emploi. Personne ne commande à EKIR. Son financement est le fruit de ce travail autogéré.

Quotidiennement, Table Suisse livre de la nourriture, principalement du pain, de la salade, des fruits et des légumes. Lorsque, exceptionnellement, l'équipe reçoit de la viande, elle est partagée entre tous les membres. Cette année, un jeune boucher leur a fait un don de quinze kilos de viande de bœuf.

Pour les menus, le cuisinier décide et chaque mercredi soir, les membres de l'association se réunissent pour organiser la semaine suivante.

Les repas coûtent 7 francs, 5 pour les bénévoles qui ont participé à sa préparation et 3,50 pour les enfants. A part les carafes d'eau, les boissons froides et chaudes coûtent 1 franc. La salle de 20 places nourrit quotidiennement une trentaine de clients. A 11 heures, les tables sont déjà mises. Pour être sûr de manger, il vaut mieux arriver dès 11h30. Il n'y a pas de réservation possible. Cependant, vous pourrez prendre un repas à emporter.



© Nicolas PIZ
www.pitznicolas.com

En écrivant à ekir01@yahoo.fr, vous recevrez les menus de la semaine suivante, dès le jeudi.

Une personne affamée, qui entre à EKIR mais n'a pas d'argent, n'en ressortira jamais l'estomac vide.

Dans ce restaurant social, ouvert à toutes et à tous, pauvres et riches peuvent se rencontrer et dialoguer.

La salle est prêtée ou louée pour de nombreux événements.

Le jour de la Grève des femmes, elles peuvent venir manger gratuitement et, seuls les hommes travaillent en cuisine.

Fidèle à ses convictions politiques et sans se prendre pour Ravachol, Pierre revendique son identité d'anarchiste.

La motivation principale de ce couple fort sympathique se résume en une maxime : rendre le monde meilleur.

T.F

La main tendue.

*Dans la jungle de la solitude,
 un beau geste d'éventail peut faire croire à un paradis.*

André Breton

Alors que les médias ne cessent de parler des atrocités qui se déroulent en Ukraine, cela peut sembler inapproprié et très égocentrique d'écrire un article sur la solitude et son impact. Pourtant, cette douloureuse réalité est bien présente dans la vie de beaucoup de personnes qui nous entourent.

Nous sortons d'une période d'isolement causé par la situation sanitaire. Celle-ci aurait été médiatiquement bien plus propice pour parler de la solitude et pourtant aujourd'hui encore une large partie de la société est touchée par ce fléau.

Je ne vous parle pas d'être seul (certaines personnes apprécient cela et ont besoin d'un temps avec elle-même) ou du vide légitime ressenti lorsque nous perdons un être cher. Je vous parle d'un sentiment douloureux de solitude qui n'est pas lié à la présence d'autres personnes autour de nous.

Le psychologue Andi Zemp illustre très bien ce sentiment à travers un exemple parlant : « *Un de mes patients n'avait rien d'autre dans sa vie que son travail. Même pendant ses vacances, il travaillait sans compter ses heures. Il ne savait pas quoi faire d'autre de son temps et se sentait très seul. Il a donc travaillé jusqu'à l'épuisement total. Ce patient appartenait au type dit « fugitif ». Il a fui les sentiments désagréables et s'est plongé dans le travail. Bien souvent, ces personnes ne sont appréciées que pour leur travail. Ensemble, mon patient et moi, nous avons cherché un moyen lui permettant de sortir de sa solitude. La seule façon d'y parvenir était d'apprendre à nouer des relations* ».

Andi Zemp dit également que « *Nous sommes des êtres sociaux et nous avons besoin d'appréciation, d'affection et d'amour, sinon nous périssons. Nous tombons dans un état dépressif ou développons une maladie mentale* ».

En 2021, au poste régional de la Main Tendue Nord – Ouest, 5.3% des appels étaient liés à la solitude des appelants.

T'es Folle ?

Les personnes seules éprouvent souvent un sentiment de honte. Cette honte les pousse à se refermer de plus en plus sur elles-mêmes, ce qui peut entraîner, avec le temps, des problèmes de santé mentale et certainement de l'amertume. Se tourner vers La Main Tendue est donc un premier pas parmi tant d'autres. Cela aide déjà de savoir que quelqu'un écoute et que l'on peut s'exprimer de façon anonyme.

Identifier ce que les personnes seules aiment faire, proposer une association ou un groupe d'entraide à proximité, voilà deux exemples de ce que nous pouvons faire pour leur venir en aide. La tâche de La Main Tendue est de chercher des moyens de sortir de la solitude avec les personnes concernées. Nous ne donnons pas de conseils et n'offrons pas de consultations. Nous cherchons entre autres des solutions pragmatiques afin de créer du lien social. Par contre, les personnes concernées doivent sortir de la solitude par leur propre volonté et par leurs propres moyens. C'est à elles de retrouver le goût d'aller à la rencontre de l'autre.

Alors, prenons des risques, osons la rencontre avec l'autre qui, au bout du compte, n'est pas si différent de moi.

Christophe AMSTUTZ



© Pirmin BEELER

Un jour, peut-être, je ferai une dépression, et cette idée m'angoisse; et moi d'être anxieux, ça me déprime.

Philippe Geluck

Tabous, préjugés, fausses informations entourent encore fortement la santé psychique. Contrairement à son homologue physique, la maladie psychique est parfois vue comme une honte, un manque de volonté ou une cause perdue. De nombreuses personnes vivant avec une maladie psychique ressentent un jugement et une mise à l'écart ajoutant une difficulté au parcours déjà demandeur du rétablissement. Cette stigmatisation touche toutes les sphères de la vie d'une personne par exemple en impactant leur possibilité de trouver un logement, de garder un travail ou de nouer des relations sociales uniquement à cause des préjugés infligés aux personnes concernées par la maladie psychique. Visibiliser cette problématique peut nous aider à lutter contre.

Les prochaines lignes viennent du cœur de Christiane souffrant de dépression.

Lucie DONZE

Intervenante en psychiatrie sociale



www.pirminbeeler.ch

Triple peine...

Pitié, arrêtez de nous rejeter comme si nous étions des pestiférés. La dépression j'ai envie de l'écrire en rouge. Crier au monde entier que ce n'est pas une maladie honteuse ou une maladie taboue. La dépression est une maladie qui n'est surtout pas contagieuse.

Quand est-ce que le monde entier arrêtera de nous cataloguer, de nous mettre à part comme si nous étions des animaux dangereux ?

Cessez de nous dire « de nous donner des coups de pieds dans le derrière ou de nous secouer », cela nous fait plus de mal qu'autre chose.

Chaque jour pour nous est une lutte énorme pour pouvoir s'en sortir. Pour nous les personnes souffrant de dépression, notre vie peut être un long tunnel sombre et chaque jour, nous devons nous battre pour en trouver la sortie.

Personnellement, je me sens mal aimée, très mal comprise et c'est dur de s'en sortir quand on est dans une très grande solitude. Surtout quand nos familles ou nos ami-e-s nous laissent tomber quand ils/elles apprennent que nous souffrons de dépression. En discutant avec d'autres personnes concernées, je remarque avec tristesse que je ne suis pas la seule à vivre avec cette stigmatisation. À cause de ceci, nous nous retrouvons dans une énorme solitude qui nous attaque au plus profond de nous alors que nous mériterions un peu de sollicitude.

J'ai subi les conséquences de la stigmatisation envers les personnes souffrant de maladie psychique dans mes relations amicales et amoureuses ainsi que sur mon lieu de travail. Le combat contre la dépression est déjà dur, mais ces étiquettes qu'on me colle m'a compliqué encore plus ce parcours.

Je vous demande, si vous le pouvez, de tendre la main vers vos proches concernés. Un peu d'attention, d'écoute, de tendresse ou d'amitié peuvent faire une grande différence.

Christiane GRIMBÜHLER

Lomepal : Beau la folie

<https://www.youtube.com/watch?v=W5WAvOXUh6M>

*Je déteste le mot homophobie.
Ce n'est pas une phobie, vous n'avez pas peur,
vous êtes juste des connards.*

Morgan Freeman

Né en 2000, à Abidjan en Côte d'Ivoire, je quitte mon pays à l'âge de 16 ans, à la suite de persécutions dues à mon orientation sexuelle.

Traumatisé par les guerres de 2002 et de 2010, je ne sors pratiquement plus de la maison familiale. Seul garçon de ma famille, je grandis entouré par mes sœurs, je suis le protégé de ma mère. J'adopte des manières efféminées. Cheveux longs, traits fins, je suis marginalisé dans mon quartier et insulté : *toi, t'es pédé, toi, t'es pédé !*. Enfant, je cherche à comprendre ce que veut dire pédé. Et lorsqu'internet arrive dans mon pays, je trouve des réponses et découvre l'homosexualité. Au fur à mesure de mon adolescence, je me rends compte que si j'ai une attirance pour les femmes, j'en ai une aussi pour les hommes.

Surpris à 16 ans, alors que j'ai une relation sexuelle avec un ami, je suis viré de mon établissement scolaire et renié par ma famille. Cette épisode marque ma vie jusqu'à aujourd'hui. Je n'ai de contact qu'avec ma grande sœur qui m'a toujours soutenu et m'a aidé à effectuer les démarches pour que je puisse quitter la Côte d'Ivoire.

Après un long périple, j'arrive en Suisse, en 2021. Pendant la procédure d'asile, je dois cacher ma sexualité en jouant les hétéros dans un centre de requérants, isolé dans une forêt à 9 kilomètres de Fribourg, exclus de toute vie sociale. Il n'y aucune possibilité de me protéger d'actes homophobes. Lorsque les médecins apprennent que je prends une PrEP (prophylaxie pré-exposition), un traitement VIH préventif, ces ignorants inscrivent dans mon dossier que j'ai le sida. Je subis des moqueries et discriminations de la part d'agents de l'ORS qui encadrent le centre et ont accès à ces informations. Cette rumeur mensongère leur est venue aux oreilles. Ils se permettent de m'appeler elle au lieu de il, de me dire « tu es belle », de me genrer sans me demander mon avis. Alors que Confédération Suisse sait pertinemment qu'il n'y a pas que des requérants hétéronormés qui fuient leur pays, elle n'a rien prévu pour les protéger et les accompagner dans leur intégration.

Ayant déjà fait l'objet d'une procédure d'asile à mon arrivée en Italie, les autorités suisses me considèrent comme relevant de la



© Ricardo NEVES

www.instagram.com/rneves_photo/

procédure Dublin. Elles ne m'écoutent pas et ne regardent même pas mon dossier. Vu mon jeune âge, mes traumatismes (dus à mon départ et à la traversée maritime) et le fait que je parle parfaitement le français, mon avocat demande la clause de souveraineté qui permet à un Etat de renoncer au trans-

fert d'une requérante ou d'un requérant d'asile vers le pays responsable et de traiter lui-même une demande. Ce qui est refusé et accroît mon état dépressif. Le seul choix que les autorités suisses me laissent, c'est de quitter le pays de force ou de mon plein gré. Mais je refuse de retourner en Italie, où je n'ai passé que quelques jours, parce que les Africains y subissent du racisme et que je cherche un lieu où je puisse assumer mes orientations sexuelles, mon identité de genre, en toute liberté.

L'association Asile LGBT, disposant de très peu de moyens financiers, a fait appel à d'autres associations pour me trouver des hébergements. Grâce à eux, j'ai trouvé une chambre mais ils ont surtout été d'un grand secours moral. A l'heure actuelle, mon fiancé, un étudiant suisse, et moi-même, sans papier, sommes depuis six mois, en procédure de partenariat. Je me retrouve à dépendre entièrement de lui. Exclue de toute vie sociale, je n'ai pas le droit d'aller à l'école, d'engager une formation, de travailler, de trouver un logement ou d'obtenir des aides sociales. Toutes les charges reposent sur l'être qui me donne son amour et avec qui j'habite.

En Suisse, je rencontre aussi des regards malveillants dus à mon maquillage, à ma manière de marcher fabuleusement en dansant sur la musique. En pleine acceptation de mon identité, cela ne me touche pas.

Ayant eu des expériences avec des femmes, des trans, des hommes non binaires, des homosexuels, je me considère comme un explorateur LGBTQ+. En plus de la discrimination sexuelle, je suis souvent victime des préjugés à l'encontre des africains et des migrants.

Au quotidien, je vis carrément une triple peine.

Léo

PAINT : Je suis afghan, gay et réfugié.

<https://www.youtube.com/watch?v=FJdlZ81cwgw&t=1s>

La vie en roux

Depuis tout petit, aussi loin que me portent mes souvenirs, j'ai toujours observé un changement d'attitude envers moi, le roux.

Lorsque je me plaignais des moqueries de mes camarades, maman avait toujours plus ou moins le même discours :

- François, les enfants ne font pas exprès d'être méchants, c'est sûrement un malentendu. Essaie de changer, peut-être que c'est ton comportement qui provoque ça ? Invite-les à la maison pour leur montrer tes animaux, ils verront la chance que tu as. Peut-être qu'ils rêvent aussi d'en avoir ?

Ayant toujours été rejeté, le petit garçon que j'étais a accepté d'être mis à l'écart. Je n'avais pas d'amertume. Je me suis dit, c'est comme ça, je dois l'accepter et vivre avec. Gentiment, petit à petit, jour après jour, je me suis replié sur moi-même et suis devenu très timide.

Le monde extérieur m'étant hostile, je devais rester discret et ne pas faire de peine à mes parents en montrant ma tristesse.

Ma maman me conseillait régulièrement :

- Quand tu en veux aux autres pour leurs comportements qui te paraissent injustes à ton égard, il faut toujours te poser des questions. Et si toi, tu avais fait quelque chose qui ne leur a pas convenu ? C'est peut-être de ta faute s'ils sont comme ça avec toi ?

En tant qu'enfant, je me posais mille questions. On me disait souvent :

- Tu t'es déjà regardé dans un miroir ? Regarde-toi et tu comprendras mieux !

Lorsque je me mettais face au miroir, je prenais grand soin de bien me nettoyer le visage. Je frottais beaucoup et longtemps. Je voulais être sûr que ces taches étaient les miennes et non pas des taches sur le miroir.

Je me suis demandé des centaines de fois comment j'aurais réagi face à une personne ayant une tête comme la mienne... Avec cette tronche et mon allure générale de pauvre garçon, je ne m'aimais pas du tout. Du coup, j'ai adopté une attitude très discrète et timide, j'essayais de me faire oublier.

Parfois, les filles ricanait en groupe lorsque je passais devant elles. Je baissais la tête et je m'empressais de quitter



© Julien CACHEMAILLE

www.juliencachemaille.wordpress.com/

les lieux. Je pensais qu'il était inimaginable que je puisse, un jour, en séduire une.

Lorsque j'étais enfant, je ne savais pas ce qu'était un fantôme, et pourtant, je me nourrissais d'un fantôme incroyable : j'imaginai, je rêvais que j'étais comme les autres. Mon obsession était de devenir l'inverse de moi-même.

A l'école, je ressentais que je n'avais pas ma place, je dérangeais. Nombre de fois, je pleurais en sortant de classe ! J'étais toujours tout seul et j'évitais le plus possible de m'approcher des groupes d'enfants afin d'éviter les ennuis. J'essayais, lorsque par hasard on m'adressait la parole, d'entrer en contact, de tisser des liens. Mais à chaque fois, j'étais remis à ma place sans ménagement.

Ce phénomène de rejet reste très traumatisant. J'en ai profondément souffert. Je n'avais aucun moyen de changer mon apparence, donc je devais assumer la difficile tâche de m'accepter.

Le pire, pour moi, était la gymnastique ! Nous devions porter obligatoirement des shorts ! C'était le sommet de la honte. J'avais les jambes tellement maigres et d'une telle blancheur laitière... La honte de mon corps m'accompagne

encore maintenant. Il m'est juste impossible de me mettre en short ou d'aller à la plage en caleçon de bain.

A l'adolescence, je voyais bien le comportement des filles avec les garçons lorsqu'elles les draguaient. J'ai remarqué aussi les regards des garçons vis-à-vis des filles. J'avais le grand espoir, qu'une fois dans ma vie, une fille me contemplerait avec des étoiles et de la tendresse dans les yeux...

Lors des premiers bals dans la région, la coutume obligeait le garçon à inviter une fille pour aller danser. J'observais beaucoup le manège de séduction des jeunes gens. Les regards échangés pouvaient sans aucun doute remplacer la phrase :

- *Tu dances ?*

Je remarquais, une fois de plus, que j'étais le seul roux. Les copains faisaient la fête et je me disais que c'était quand même incroyable que les filles acceptent les invitations de garçons mal habillés ou mauvais danseurs !

Dans un réflexe stupide et inutile, avant de sortir le samedi soir, je mettais un point d'honneur à m'arranger : je plaçais méticuleusement ma cravate, le pli de mon pantalon, je cirais mes chaussures, je contrôlais ma coupe de cheveux. Tout était bien en place, bien en ligne, et surtout, j'étais d'une propreté irréprochable et je sentais bon ! J'ai compris plus tard que tout ce « propre en ordre » ne changeait rien à ma personne. Cela faisait seulement de moi un roux soigné !

Notre peau est tellement sensible qu'elle rougit facilement. Sommes-nous des peaux rouges ? Peut-on nous traiter de peau rouge ? Croyez-vous que les indiens, nommés aussi « peaux rouges », nous reconnaîtraient comme faisant partie des leurs ?

Nous sommes, nous les roux, des êtres comme les autres qui aspirent simplement à vivre en harmonie avec notre société.

François VORPE



© Miss PRICKLY
 Illustration inspirée du film "Captain Fantastic"
<https://missprickly.fr/>

Iroquois rose fuschia

Il faut se suicider jeune si on veut profiter de la mort.

Pierre Dac

Iroquois rose fuchsia, côtés ras blond platine, pantalon et blouson de cuir défraîchis, ornés de chaînes, rangers aux pieds, anneaux d'argent à l'oreille, Théo vagabonde dans la grisaille des rues de la ville. Il passe devant un mur lépreux sur lequel est bombé en noir un vieux graffiti : *Punk is not dead*. Il sourit tristement à cette lecture. Un brin nostalgique, il sait pertinemment que ce mouvement de rébellion de la fin des années 70 n'est plus que l'ombre de lui-même.

En 2022, punk dans un petit village helvétique, il se sent un mort-vivant en extrême minorité sociale. Les pensées voltigent sous son crâne. *No future* est de plus en plus d'actualité dans ce monde qui se désagrège vitesse grand V : un capitalisme de plus en plus libéral, de plus en plus de misère, des terres appauvries par l'obsession du rendement, des océans pollués par les microplastiques et les produits chimiques, des émissions de gaz à effet de serre, de la nourriture et des vêtements empoisonnés par les industriels sans vergogne, un ogre numérique énergivore, des réseaux sociaux haineux et harceleurs. A cette sombre énumération, qui hante son cerveau agité, s'ajoutent la souffrance au travail, les actionnaires gavés de bénéfices, le gaspillage alimentaire dans les pays riches et la faim dans les autres contrées, l'exploitation des enfants dans les mines ou les ateliers de confection, la disparition accélérée des espèces animales et de la flore, les homosexuels et les trans persécutés, les femmes battues, violées, assassinées, les gamins et les gamines tabassés, abusés... Malheureusement, cette liste est loin de se révéler exhaustive. Cerise déconfite sur le gâteau, les hommes politiques et les experts technocrates n'ont qu'une unique réponse : *bla bla bla...*

Dans un sinistre manque de luminosité, ses pas le mènent au bord du canal. La bise gèle à fendre l'âme. A tous les coups, l'eau doit être glaciale. Théo s'en fout, même si elle était à bonne température, il n'a jamais eu



Silence-Didier COMES © Casterman

Avec l'aimable autorisation de l'auteur et des Editions Casterman

l'opportunité d'apprendre à nager. Ses idées s'assombrissent de minute en minute. A quoi bon vivre ?

L'être humain n'est-il pas l'espèce la plus nuisible sur cette terre ? Quel autre animal souille à ce point la planète, maltraite autant ses contemporains et massacre les siens sans remord ? Aucun ! N'aurait-il pas mieux valu que l'évolution s'arrête au chimpanzé bonobo qui partage 98,7% de son ADN avec l'être humain ? A l'énoncé des multiples horreurs exécutées par certains de ses semblables, Théo a souvent entendu des arguments contraires soulignant les remarquables capacités créatrices ou scientifiques de ses semblables. Mais, à son avis, leurs œuvres destructrices les dépassent de loin.

Depuis son adolescence, il a renoncé à l'idée de créer une famille avec de charmants bambins. Mettre un enfant au monde à notre époque lui paraît criminel. Pour qu'il évolue dans cet univers sans espoir, quel intérêt à part assurer égoïstement une succession génétique dont Théo se fout royalement ?

Cap ou pas cap ?

Vue sa dégaine et ses idées libertaires, la société des braves gens le classe obligatoirement dans les marginaux irrécupérables. Elle oublie que dans la marge, inséparable de la page, s'inscrivent les notes et les observations.

Dans ce monde absurde et impitoyable, les désirs d'un monde plus juste et égalitaire, d'une société diamétralement opposée au profit pour laisser place à l'épanouissement des êtres et de la planète lui semblent une vaine utopie. Du fait de sa philosophie, qui contraste fortement avec la mentalité dominante, plus que par son look assumé, Théo se sent exclu de cette société qui ne lui donne aucun espoir de changement radical.

Au bord de l'eau, déprimé, Théo continue à ressasser les tourments de son âme. *Ni Dieu, ni Maître*, foutaises ! Si Dieu est bel et bien mort, les Maîtres s'enracinent dans leur domination implacable, égoïste et mortifère et leurs serfs souffrent d'épuisement physique et psychique. La beauté indéniable de l'Utopie ne resplendit que lorsque cette dernière se réalise pleinement. Et, lucidement, l'idéal anarchiste lui paraît à l'agonie.

Malgré l'admiration qu'il porte au sous-commandant Marcos, guerrier poète du Chiapas, aux kurdes du Rojava et leur expérience de démocratie directe, avec pour piliers l'émancipation des femmes, l'écologie et l'inclusion de toutes les minorités ethniques et religieuses de la société, malgré sa participation à de nombreuses luttes antifascistes, anticapitalistes, féministes, et ses engagements dans de multiples ZAD, le jeune homme n'a plus la force de s'investir dans des combats qu'il estime perdus d'avance.

Une phrase des années 70 a traversé les époques jusqu'à nos jours : *trop jeune pour mourir, trop vieux pour vivre*. Théo sourit amèrement. Il risque de la faire mentir d'un instant à l'autre.

A 20 ans, sous un ciel de plomb, il se jette à l'eau. Il ne se débat pas. En silence, entraîné par le poids de ses godillots et de ses chaînes, il coule définitivement.

Thierry FAUX

Comprendre la morale de l'histoire : que perdre son autonomie physique n'est pas perdre la vie. Que les handicapés ne sont pas des bêtes curieuses qu'on peut dévisager sans rougir, qu'il n'y a pas lieu de fuir leur regard non plus.

Abdel Sellou

De formation médico-sociale, mon handicap physique a provoqué « incompréhension-rejet » d'une partie de ma famille envers ma fille et moi. C'est le fait de ne pas vouloir ou pouvoir comprendre ma situation ce qui empêche une relation et ne pas souhaiter ma présence par certaines attitudes.

Développer du lien social, exister, être appréciée etc... n'était plus reconnu, j'ai donc créé un espace d'accueil pour les mamans comme moi, en proposant des activités culturelles qui favorisent la rencontre diverse.

Exclue du marché du travail, j'ai mené des actions militantes et été engagée à la commission Inclusion et Participation à Pro Infirmis qui a ouvert ses statuts pour impliquer plus les personnes concernées. L'inclusion c'est appliquer des moyens favorisant la curiosité, apprendre la tolérance, renforcer l'estime de soi pour dépasser la peur car l'exclusion est un concept faillible.

Bénévolement, je sensibilise : empêche la maltraitance, le rejet, la ségrégation sociale. A ce jour, je projette une équipe mobile d'accompagnement, créer plus d'actions entre associations. Cela apporte de nouveaux regards. Se solidariser est une priorité car les prestations médico-sociales sont hors de prix et lacunaires.

Je reste attentive à ce qui peut nous en éloigner de la relation sociale en présence de l'autre comme l'abus des Médias de masse qui rend difficile notre capacité de réflexion, qui faussent trop souvent nos valeurs.

Certains gardent encore le savoir uniquement pour eux, en tant qu'arme de pouvoir. Je suis partisane du langage simplifié : documents émis par le bureau du langage simplifié Pro Infirmis pour que tous puissent comprendre et s'impliquer dans leur rôle de citoyen.

Je favorise toutes occasions d'échange de service contre



© Joana de Chambrier
www.joanadechambrier.com/

service. Mon frère en situation d'autisme et moi fonctionnons en binôme : quand je ne peux porter trop lourd, il m'aide et nous sortons à l'ABC ou l'Espace-Noir, avec des films à réflexion, engagés, documentés et nous poussent à agrandir nos perspectives de vie. Notre alliance nous évite d'être victime d'exclusion sociale.

Actuellement, je développe un projet pour ceux qui rencontrent des difficultés de communication en proposant des outils interactifs et dynamiques permettant de consolider l'estime de soi car c'est ensemble que l'on progresse !

J'admire le travail des Aumôniers de rue du canton de Neuchâtel. Ils m'offrent leur meilleure écoute, nous relient les uns aux autres par la méditation, ce qui me donne de l'espoir.

Le moteur de mes combats c'est ma fille Zélie, lui montrer qu'on peut compter sur certains : voisins, vivre en sécurité dans son quartier lorsque des liens bienveillants sont créés.

Estelle BERBERAT

www.accessijoux.ch

Les propos tenus n'engagent que les rédacteurs des textes présentés.
 La rédaction est responsable du choix des titres et des citations

Couverture:

Plonk & Replonk

Ecrivain.e.s

Anne Burger

Nicolas Derron - Manon Stutz

Balance ta vie 3:

Kate Wagner

Illustrations:

Jérôme Barbosa

Luva Bartulovic - Cati Baur

Pirmin Beeler - Beat Bruschi

Julien Cachemaille

Joana de Chambrier

Louis Loup Collet

Didier Comes

Kevin Crelerot

Christophe Dubois

Nina Jack - Krum

Charlotte Lauer

Damien Leuba

Mad Meg - Miss Prickly

Nicolas Pitz - Teddy Ros

Articles :

Christophe Amstutz

Estelle Berberat

Pierre Borer - Marine Buchs

Michel Cornut

Shirine Dahan - Lucie Donzé

Daniel Fink - Prisca Gerber

Rachelle Gigandet

Christiane Grimbühler

Morgan Jatton - Léo

Katja Schlappi

Sarah Soleymani

François Vorpe

Les exclus de La Joliette:

Mirco Dattola

Photographies:

Georges Lièvre

Mike Kieme

Ricardo Neves

Relecture : Dominique Collet

Rédacteur en chef & Interviewer:

Thierry Faux

Il y a aussi ceux qui disent: L'enfant handicapé est un cadeau du ciel: Et ils ne le disent pas pour rire. Ce sont rarement des gens qui ont des enfants handicapés. Quant on reçoit ce cadeau, on a envie de dire au Ciel: Oh! Fallait pas...

Jean-Louis Fournier

A votre service!

La Joliette dispose de moyens et de compétences pour vous rendre service:

Communication: graphisme, mise sous pli, reliure plastique

Artisanat: articles cadeaux, mandats et création sur demande, meubles en carton, décorations de tables

Gourmandises maison : sirops, confitures et conserves

Jardin: entretien, petits travaux paysagistes

Menuiserie et maçonnerie: travaux sur mandat, création, rénovation

Bois: bois de feu en sac et en stère, bûches finlandaises, livraisons

Transports: débarras, livraisons

Salles: sur demande

Location: tables et stands de marché

Juger des personnes ne permet pas de définir qui elles sont. Cela définit plutôt qui tu es.

Wayne Dyer

La Joliette – CSP
www.joliette.ch

Imprimerie Alfaset
 032967 96 50
www.alfaset.ch



**Nous ne sommes jamais assez tristes pour que
le monde soit meilleur.**

Elias Canetti